

CONNEXIONS MENTALES

CHAPITRE PREMIER

Ma dernière vision fut cette grande étendue d'herbe mauve, juste avant l'impact.

Ensuite, plus rien !

Plus rien jusqu'à mon réveil dans cet hôpital d'un astéroïde-relais perdu au milieu de nulle part.

Mais pour être franc, mes ennuis ne s'arrêtaient pas à un simple crash. J'avais la sensation d'être un habitué de ce genre de déboires. Mon réel souci, c'était plutôt ma perte totale de mémoire. Je ne savais plus ni qui j'étais ni ce que je fabriquais ici, avant de m'écraser sur Siréas.

Ce caillou, loin de toutes routes commerciales traditionnelles, gravitait autour d'une étoile assez jeune bien au-delà de Sirius. Sa population oscillait entre cent cinquante et deux cents aventuriers, rarement davantage. Il faut dire qu'à part un tarmac réduit à trois plates-formes d'atterrissage, il n'existait qu'un gigantesque hôtel-bar-tripot et un hôpital. Et tout ça, je le tenais de l'infirmière qui, chaque matin, changeait mes pansements. Elle m'apprit également que j'avais passé six jours dans le cirage le plus complet.

Au début, j'avais tenté de me souvenir. De mes proches, de mes amis, de mon passé... Et à chaque fois que j'étais à deux doigts de me rappeler, mes pensées s'échappaient comme une volée de pistelles. Du coup, j'avais renoncé. Inutile de se torturer l'esprit pour des prunes. De toute manière, le médecin m'avait annoncé qu'à la suite d'un tel choc, il faudrait sans doute «plus ou moins de temps», selon ses dires, pour que ma mémoire revienne.

En fait, je crois qu'il n'en savait rien lui-même !

J'en étais là de mes réflexions lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit sur un grand gaillard à l'air jovial :

— Alors mon vieux ? C'est bon, tu es d'attaque ?

Son teint halé de baroudeur le classait instantanément parmi les Défricheurs. Sa dégainé aussi.

Cette pensée venait de jaillir.

Un coup d'œil sur ma combinaison qui traînait sur le dossier de l'unique chaise me laissa songer que je devais faire partie de cette même caste. D'ailleurs, visiblement, nous nous connaissions, lui et moi.

— Ben alors, tu restes muet ? Ça ne te ressemble pas.

— Autant te l'annoncer tout de suite, je ne sais pas qui tu es... Je ne sais pas non plus qui je suis, du reste.

— Tu me charries déjà ? C'est que tu vas mieux.

Mais en constatant mon air navré, il comprit que je ne plaisantais pas.

— M'ouais ! C'est la misère dans ce cas, car nous avons du pain sur la planche.

À défaut de me souvenir, autant qu'il me raconte :

— Vas-y, explique !

— Je suis venu sur Siréas en reconnaissance pour retrouver la trace de cette ordure de Gormia. Tu devais me rejoindre avec notre vaisseau, «*Le Caravavine*».

— Pourquoi je ne suis pas venu directement avec toi ?

— Gormia a constamment la bougeotte et la quarantaine sur Arthémia se prolongeait. Aussi, quand je l'ai repéré, notre décision a été vite prise.

— Nous sommes des sortes de chasseurs de primes, alors ?

— Non, pas du tout. Nous sommes des Défricheurs.

— Oui, ça, je l'avais confusément deviné. Et que lui voulons-nous à ce type ?

— Il est en grande partie responsable de nos ennuis sur Arthémia. Nous lui devons le blocage de notre astronef et la disparition de toute notre cargaison. Depuis notre rencontre avec lui, nos finances flirtent avec le néant. Nous devons absolument le retrouver pour espérer récupérer notre dû avant qu'il ait tout dépensé.

— Alors si j'ai bien compris, j'ai démolé «notre» vaisseau.

— Heureusement non ! Il est toujours coincé sur Arthémia. La période d'isolement durait et j'avais vraiment besoin de toi pour lui mettre la main dessus, alors tu es venu avec une vieille navette de transport. Bon, celle-ci est en compote et tu devras rendre des comptes à l'armateur qui te l'a louée, mais nous n'en sommes pas encore là.

Un bref instant plus tard, il ajouta :

— On peut dire que tu as réalisé l'atterrissage le plus épouvantable de ta carrière.

— Je... je suis pilote ?

— Oui, nous sommes des amis d'enfance et à notre adolescence nous avons validé notre entrée à l'Académie des Aigles tous les deux. Ça ne te dit vraiment plus rien ?

En voyant sa mine déconfite je m'en voulus de lui susciter tant de tracas, d'autant que ma question suivante le chagrina davantage encore :

— Et tu t'appelles ?

— Torgal, voyons !

Après une poignée de secondes durant lesquelles il avait dû espérer que tout me reviendrait comme par magie, il me précisa :

— Toi, tu te prénommes Marvick.

Ce nom ne me semblait pas inconnu...

Au fond, j'aimais bien ce type. Je sentais qu'on avait vraiment des atomes crochus. Je me décidai d'un coup :

— Bon, mémoire ou pas, on ne va pas rester sans rien faire. Ma douleur aux côtes est supportable. Partons d'ici !

Le visage de Torgal s'éclaira d'un large sourire.

— En tout cas, tu n'as pas changé. C'est toujours ça !

En apercevant la carcasse disloquée de la navette, je compris que j'avais eu une sacrée chance de m'en tirer à si bon compte. Le poste de commande était complétement enfoncé et une plaie béante déchirait les entrailles du petit vaisseau. À priori, on ne pourrait plus rien tirer de ce tas de ferrailles.

Torgal et moi étions venus récupérer les données de l'ordinateur de bord, même si celui-ci, d'un modèle obsolète, ne nous apprendrait probablement pas grand-chose. Mais c'était notre seule piste pour comprendre ce qui s'était passé. Mon pote savait quand et d'où j'étais parti et nous connaissions tous les deux l'endroit où j'avais atterri. Du moins, tenté de le faire ! Il nous restait à reconstituer les événements entre ces deux moments.

D'après Torgal, le trajet n'avait pas duré plus de cinq ou six jours en hyper-espace. Mes ennuis avaient dû survenir lorsque j'avais contacté la tour de contrôle de l'astéroïde-relais.

Avais-je été repéré par Gormia ?

Avait-il laissé des consignes pour qu'on m'abatte dès que j'entrerais en atmosphère basse ?

Qui possédait assez de pouvoir pour bafouer ainsi les autorités locales et descendre une navette civile ?

Beaucoup de questions et aucune réponse dans l'immédiat.

Torgal se fraya un passage parmi les débris vers ce qui fut le poste de pilotage et tenta de soulever une poutrelle en obstruant l'accès...

En vain !

Il souffla :

— On m'a délesté de mon pisto-laser en débarquant. Impossible de fondre cette fichue ferraille.

Et là, un éclair !

— J'en avais deux avec moi. Je les ai cachés dans une Plasto-cantine, dans la soute.

Torgal me fixa trois bonnes secondes, l'air étrangement inquiet.

— Alors ? Ça te revient ?

— Oui et non. J'ai des flashes par instants.

Il haussa les épaules et se dirigea vers l'arrière du vaisseau.

Même si cette section était beaucoup moins délabrée que l'avant, la soute restait inaccessible. À la rupture de la structure de protection interne, la coque s'était aplatie comme un scaphandre soumis à une pression phénoménale. Il nous aurait fallu du matériel pour découper les plaques. Et d'après Torgal, on ne trouverait pas ce genre d'outillage ici.

Coincés ! Encore une fois !

Après de nombreux efforts, nous avons tout de même fini par libérer un semblant de passage. Avec une bonne dose d'entêtement – apparemment il n'était pas du genre à renoncer – il parvint à débloquer l'accès du deuxième pont en se servant d'un long tube métallique en guise de levier.

— Dans quelle soute ? me demanda-t-il en s'engageant dans les entrailles du vaisseau.

Sa question me fit l'effet d'un coup de fouet.

Des bribes de souvenirs jaillirent.

Parfois, il nous arrivait de ne pas déclarer toutes nos marchandises à l'arrivée sur Arthémia. Dans ce cas, notre planque était la même depuis des années : dans les cloisons de la dernière soute, entre la coque externe et la structure interne. Pour enclencher l'ouverture, il fallait actionner un interrupteur, dissimulé sous la carte principale de l'ordinateur de bord. Introuvable, car pour l'atteindre, le débranchement du cerveau du vaisseau verrouillait automatiquement la cache. Nous seuls savions comment y accéder, une fois l'ordinateur déconnecté.

Alors même si cette navette ne possédait pas cette «particularité» de notre vaisseau, je réalisai soudain que jamais, Torgal ne m'aurait posé la question.

Ça venait peut-être de moi ? Depuis ma sortie de coma j'avais de la difficulté à rassembler tous les éléments du puzzle de mon passé immédiat. Néanmoins, je devins plus méfiant, car les énigmes s'empilaient.

— *Et si ce type voulait se faire passer pour mon pote ? Dans ce cas, où était Torgal ? Était-il seulement vivant ?*

Ma mémoire revenant par petits fragments épars, le mieux, dans l'immédiat, était de gagner du temps :

— Dans la première soute, lui mentis-je.

J'avais envoyé cela au hasard, car le plan du vaisseau fuyait encore mon esprit.

— Allons-y ! ordonna-t-il en extirpant une puissante lampe torche d'une de ses poches de combinaison.

Et il s'engagea.

Il nous fallut une bonne demi-heure pour rejoindre la coursive centrale. Au fil des minutes, pendant ma reptation entre les tôles froissées et le capharnaüm régnant à bord, des lambeaux de souvenir surgissaient.

Seulement pas toujours dans l'ordre !

Je me revoyais au premier jour à l'Académie des Aigles, mais j'ignorais encore les véritables raisons de ma présence sur Siréas, ce minuscule astéroïde-relais. Tout de même, peu à peu, des pans entiers de mon passé reparaissaient.

Puis, le visage rieur de mon pote me revint. Cette fois, j'en étais certain ; le type qui rampait deux longueurs devant moi, n'était pas mon ami.

Un flot d'images m'inonda : Avec la même apparence, pratiquement le même âge et une manière de parler similaire à force de nous côtoyer, ceux qui croisaient notre route nous prenaient souvent pour deux frères. Pourtant non ! Torgal et moi ne possédions aucun lien de parenté. En effet, nous appartenions à la race des Défricheurs apparue au début du vingt-neuvième siècle et depuis notre sortie de l'Académie, nous baroudions ensemble. nous avions vendu tous nos biens pour acquérir notre propre vaisseau, un antique «Baroudeur IV». À la suite d'un rêve, Torgal souhaitait le nommer «*Le Caravavine*». Un rêve ! Mouais ! Moi, je pencherais plus pour l'excès de substances illicites un soir de débauche. Toujours est-il que nous eûmes des difficultés au bureau d'enregistrement des vaisseaux. Le préposé, un gars aussi têtu et teigneux que l'ex-femme de Torgal, ne voulait pas accepter le nom de *Caravavine* au prétexte qu'il fallait au moins un chiffre dans la dénomination. Torgal eut beau lui rétorquer que cette règle ne s'appliquait pas aux vaisseaux d'occasion, l'agent ne voulait rien entendre. Nous comprîmes enfin que seul un

bakchich pouvait débloquer la situation. Mon pote et l'agent discutèrent encore cinq bonnes minutes avec véhémence avant de tomber enfin d'accord sur le montant de la «prime». Ce jour-là, il n'avait lâché que le strict nécessaire et s'était découvert une passion pour les négociations. Depuis ce temps, c'est toujours lui qui s'occupe des transactions lorsque nous nous rendons au Central des Ventes.

Après les ultimes mètres parmi les décombres, je pus enfin me relever. L'inconnu se tenait face à moi. À ma mine, il réalisa immédiatement que j'avais recouvré une partie de la mémoire. Son sourire s'effaça et, avant que j'aie le temps d'esquisser le moindre geste, il m'assena un violent coup de poing au menton qui m'expédia dans les vapes.

L'impression d'avoir la tête coincée dans les tuyères d'un vaisseau me tira de ma léthargie.

Une lumière diffuse issue d'une applique pendante qui ne tenait plus que par deux fils éclairait la pièce.

Le type avait frappé fort et j'en gardais les séquelles sous la forme d'un sacré mal de tête. J'étais ligoté à une poutrelle, bras dans le dos mais j'apercevais mon reflet dans la vitre d'une armoire à pharmacie, restée miraculeusement intacte ; nous étions à l'infirmierie.

L'inconnu me fixait d'un air goguenard, assis sur le bord d'un lit qu'il avait remis sur ses roulettes.

— Alors ? me demanda-t-il sans davantage de précision.

— Alors quoi ?

— Tu vas me dire tout ce que tu as appris.

La lancinante douleur crânienne persistait et pulsait au rythme de mon cœur. Désagréable au possible. Et dans ces cas, ceux qui me connaissent savent que je ne suis guère aimable. Pour ne rien arranger, je ne comprenais rien à sa requête.

— Appris à quel sujet ? lui répondis-je d'un ton glacial.

— Voyons, mon gars ! Ta fâcheuse situation devrait t'inciter à plus de discernement. Tu n'es pas en position de jouer au plus malin.

— Tout ce que je sais, c'est que tu n'es pas Torgal. Point final !

— Tu as découvert fortuitement la composition des cigares aphrodisiaques et tu as déguerpi avec ce secret comme si tu avais tous les agents du T.D.T à tes trousses. Mets-toi à notre place.

«Notre place». Alors ce gars était à la solde du Traitement et Diffusion du Tabac !

— Je fais des efforts, juré ! Mais c'est toujours le trou noir.

En fait, j'exagérais un peu, car son histoire de formule éveilla en moi une foule de souvenirs.

Et Oui ! J'avais bel et bien tous les mercenaires de ce puissant consortium à mes trousses quand j'avais déguerpi d'Arthémia en catastrophe. Torgal et moi avions voyagé chacun de notre côté. On devait se retrouver ici, sur Siréas en espérant que les événements se tassent assez vite.

Lassé d'attendre, le mercenaire fouilla dans une de ses poches latérales et sortit une petite boîte métallique oblongue. Une seringue et deux ampoules de sorbul !

Bon sang !

Avec une seule dose, j'allais lui déballer ma vie et, plus ennuyé, tous mes petits secrets. Je devais gagner du temps.

— Laisse tomber, lâchai-je. Que veux-tu savoir ?

— Ha ! Te voilà devenu raisonnable, pérorait-il. Personne ne peut retenir une telle formule. Celle-ci est trop complexe. Tu l'as forcément recopiée quelque part. Dis-moi où !

Les dernières pièces du puzzle finissaient de se remettre en place et je me souvenais de tout, à présent : Voilà sept ou huit jours, je quittais *Le Caravavine* stationné sur le tarmac d'Arthémia pour rejoindre le Central des Ventes. Torgal, lui, était resté à bord, essayant de convaincre les autorités d'abrégé cette quarantaine plus longue qu'à l'accoutumée. Alors que je m'apprêtais à utiliser un de ces bus magnéto-porté ultra silencieux, j'aperçus un gars poursuivi par deux types, de l'autre côté du large boulevard reliant l'astroport au centre ville. Le fuyard perdait du terrain et n'allait pas tarder à se faire rattraper. Arrivé à hauteur du bus, il traversa la rue sans cesser de se retourner pour vérifier la distance qui le séparait de ses poursuivants. Mal lui en prit. Un véhicule le percuta de plein fouet. Le pauvre bougre fut projeté à plusieurs mètres et tomba pratiquement à mes pieds.

Je me précipitai et me penchai sur lui.

Le sang qui s'écoulait de son crâne et de son nez ne laissait présager rien de bon. Dans un ultime sursaut, il me saisit par le col et me fourra une plaque holo dans la main. Puis, dans un soupir, il eut la force de murmurer :

— Sauvez-vous ! Ne les laissez pas récupérer cette plaque. Il faut la transmettre à...

La petite lueur qui scintillait au fond de ses pupilles vacilla une poignée de secondes avant de s'éteindre.

Sans réfléchir, je fourrai la plaque dans ma poche et fonçai au vaisseau. Seulement ses deux poursuivants n'avaient rien perdu de la scène et ils m'emboîtèrent le pas.

Je pus les semer grâce à mon Pass Pilote qui donnait accès aux astronefs stationnés sur le tarmac alors qu'eux durent passer par l'entrée réservée au public et franchir les nombreux points de contrôle. Je rejoignis Torgal dans *Le Caravavine* et lui racontais cette étrange histoire.

La plaque contenait une partie de la composition des cigares aphrodisiaques, produit phare du T.D.T. depuis des décennies. Faces à ce fabuleux succès commercial plusieurs autres groupes s'étaient lancés sur le marché, mais personne n'avait réussi à égaler la qualité de leur produit.

Je dis une partie, car nous n'avions que quatre fichiers alors que leur numérotation laissait supposer qu'il en existait neuf.

Complète ou pas, cette formule valait son pesant d'Altinium ! Il fallait déguerpir au plus vite !

Mais lorsque nous contactâmes les autorités de l'astroport pour connaître la date exacte de fin de quarantaine, celles-ci nous apprit qu'une nouvelle procédure de vérification venait d'être diligenté. Notre astronef ainsi que notre cargaison étaient bloqués pour un sacré moment.

Torgal recopia la formule dans l'ordinateur central du *Caravavine* et cacha la plaque holo à l'endroit habituel. Dans un vaisseau de la taille du nôtre, retrouver ce morceau de plasto-verre sans indication relèverait du miracle. Puis, il écrivit un programme chargé d'éclater la formule en plusieurs fragments, ceux-ci expédiés dans le désordre par notre émetteur sur un de nos serveurs, chez nous, sur Terre. La dernière partie du logiciel déconnecterait l'ordinateur distant après réception.

Ainsi, hormis trouver la plaque par hasard, l'unique manière de récupérer les données serait de se rendre sur place. Et pour atteindre notre planète d'origine en partant d'Arthémia, il fallait quatre mois en hyperspace, le corps plongé dans le Gilcox ou plus de quatre cents ans en espace traditionnel.

La Terre, devenue trop petite pour accueillir tout le monde, avait vu s'accélérer l'exploration spatiale. Alors comme tous les Défricheurs nous débarquions sur des mondes inconnus ou peu fréquentés. Là, nous récupérions des métaux, des animaux ou des végétaux et revendions notre cargaison au plus offrant, sur Arthémia, haut lieu de tous les échanges commerciaux de la galaxie. L'espace proche entourant cette planète, vide de tous satellites qu'ils soient naturels ou artificiels, facilitait son accès à la sortie de l'hyper-espace et toutes les sociétés d'import-export ainsi que les principaux établissements financiers s'y étaient installés. Avec le temps, ceux-ci avaient fusionné pour devenir de grands conglomérats boursiers, faisant la pluie et le beau temps sur la cotation, les échanges et la vente de toutes les matières premières. Ici, des fortunes immenses pouvaient s'ériger ou se perdre en une fraction de secondes.

De leur côté les Défricheurs, lassés de parcourir l'univers et de risquer leur vie pour une misère, avaient essayé de constituer une alliance pour tenter de rivaliser contre ces trusts. Mais le résultat n'avait pas été à la hauteur de leurs espoirs. Ils avaient tenté se débrouiller seuls, comme à leur habitude, et avaient rapidement abandonné tout rêve de reconversion. La plupart d'entre eux ne possédaient ni la fibre commerciale ni la connaissance des lois nécessaires pour ce type d'entreprise. Les règles de solidarité en vigueur dans l'espace ou lors de l'exploration de planètes lointaines ne s'appliquaient pas au monde de la finance, loin s'en faut ! Ils l'avaient appris à leurs dépens et s'étaient fait dévorer tout crus. En une dizaine d'années, ils avaient été dépouillés de tous leurs biens et renvoyés sans ménagement à leur métier premier : l'exploration.

Lorsqu'un Défricheur découvrait une planète vraiment intéressante, il lui arrivait de revendre les informations d'exploration issues de l'ordinateur de bord de son vaisseau ainsi que la position de la nouvelle planète. Mais cette méthode payait peu, car les groupes intéressés devaient financer

et envoyer des équipes sur place, sans garantie de succès. De fait, ce genre de transactions demeuraient marginal.

Ma mémoire enfin retrouvée, je reconnus le type qui se tenait face à moi, la seringue de Sorbul toujours à la main :

- Tu pourchassais ce pauvre gars, sur Arthémia !
- Ben tu vois quand tu veux, se marra-t-il.
- Et nous devons la prolongation de la quarantaine au T.D.T, j’imagine ?
- Tout juste.
- Saleté de sort ! Ne pus-je m’empêcher de jurer.

Et pour couronner le tout, s’il m’injectait son satané produit, malgré ma volonté de ne rien raconter, je lui avouerais où se trouvait la plaque holo tant convoitée.

J’en étais là de mes cogitations lorsqu’un très faible bourdonnement fit sursauter mon tortionnaire.

Son implant de Com !

Au risque de passer pour des réfractaires au progrès ou à des dinosaures, Torgal et moi avions toujours refusé de nous faire insérer cette puce. Se «mutiler» de manière volontaire juste histoire de taper la causette nous paraissait surréaliste. Lorsque les circonstances l’exigeaient, en cas de séparation au cours d’une exploration, nous utilisions notre bon vieux récep-ordi. Ainsi nos communications transitaient par l’ordinateur de bord de notre vaisseau et y restaient stockées.

Sans même prendre la peine de s’éloigner, le mercenaire porta son poignet devant la bouche, paume presque devant les yeux et s’enquit :

— Oui ?

Il écouta attentivement sans prononcer une parole. Après une vingtaine de secondes, il répondit de manière laconique :

— Ok ! Entendu !

Et il mit fin à la conversation.

L’homme de main du T.D.T s’approcha de moi, sortit un couteau et trancha mes liens.

— Inutile de rester ici, me dit-il, sortons ! Le boss a un marché à te proposer.

Longue reptation en se tortillant par le même chemin à travers les débris de la navette. Même détour pour éviter le faisceau de câbles partiellement dénudés tombant dans la coursive centrale. Même difficulté pour se faufiler dans l’étroite faille de la carlingue et sortie à l’air libre... Enfin !

Après quelques secondes pour reprendre mon souffle, je lui demandai :

— Alors ? Ce marché ?

— Mon patron propose de faire lever la quarantaine de votre vaisseau à condition que vous lui restituiez sa formule. Pour preuve de sa bonne foi, il vous fournit les coordonnées d’une planète et vous missionne pour la fourniture d’une plante dénommée «Tigrus». Celle-ci entre dans la composition de ce fameux cigare aphrodisiaque.

— Et si nous refusons ?

— Si vous refusez, vous serez grillés à vie sur Arthémia et vous perdrez l’immatriculation de votre vaisseau.

— Je ne peux rien décider seul. Je dois voir ça avec Torgal.

— Il nous attend sur Arthémia. Mes «collègues» l’ont intercepté avant qu’il ne déguerpisse.

— Et pour la navette de transport que j’ai fracassé ?

— Ne t’inquiète pas de ça. On s’en occupe.

Le rendez-vous était prévu en plein centre ville dans une des agences du T.D.T. Les termes de l’entrevue étaient «confidentiels», aussi ma demande de rencontre dans un lieu public fut-elle rejetée.

Gorilles baraqués à l’entrée de l’imposant immeuble estampillé aux trois lettres du consortium. Gardes armés dans le hall. Portique détecteur. Ascenseurs sécurisés. Encore des gardes. Contrôle des identités. De nouveau des gardes. Un couloir, des accès ouverts grâce à des implants. Une énième porte et les deux cerbères qui m’avaient accompagné jusque-là s’effacèrent pour me laisser entrer.

Torgal était assis dans un canapé et sirotait un verre en m'attendant, à côté d'un grand type filiforme. Mon pote tirait la mine des mauvais jours et son visage s'éclaira à peine lorsqu'il m'aperçut.

Le patron du T.D.T se leva.

Habillé avec élégance, il ressemblait à l'un de ces traders qu'on trouve au Central des Ventes. Il tenta bien de sourire mais ses yeux durs, d'un gris d'Altinium, me disaient tout le contraire. Il me tendit sa main. Je lui rendis son salut plus par réflexe que par politesse.

— Vous êtes au courant de ma proposition, je crois ?

— En effet, répondis-je en fixant Torgal.

— Votre ami m'a laissé sous-entendre qu'il était plutôt d'accord...

Malgré son ton courtois, je restai méfiant :

— Pourquoi nous feriez-vous une telle fleur ? Après tout, j'étais à la merci de votre sbire !

— Vous êtes des Défricheurs. J'ai besoin de types comme vous pour récupérer une quantité suffisante de Tigrus. Celle-ci ne pousse qu'à un seul endroit, sur planète lointaine, et pas toute l'année. Ce qui nous empêche d'y installer une antenne permanente.

— Quelle planète ?

— Vous aurez les coordonnées lorsque nous aurons récupéré la formule.

— Et pour la quarantaine ?

— Celle-ci est inutile et va être levée incessamment, me répondit-il un rien caustique. Votre cargaison de plantes demandées par le laboratoire pharmaceutique Omérion ne vaut plus rien à l'heure qu'il est. Mes savants du Traitement et Diffusion du Tabac les ont aidés à synthétiser la molécule générée naturellement par ce végétal.

— Mince ! songeai-je la mine défaite. Mince... ! Torgal et moi avons misé toutes nos économies dans ce voyage. Nous nous retrouvions sur la paille. Une fois de plus !

Un rapide coup d'œil en direction de mon pote. Il me répondit d'un petit signe de connivence...

Nous étions prêts pour repartir à l'aventure.